

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 27 juillet 1923

Sommaire :

Le triomphe de M. Mussolini
Pascal apologiste
Belgique, France, Italie
La légende de Sainte Anne

Maurice Vaussard
Jacques Maritain
Norbert Wallez
Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'éloquence sacrée en Belgique,
J. Schyrgens. — " Les parchemins d'Aygrement ,, , Omer Englebert. — France.

La Semaine

* *Quatrième Congrès Catholique flamand. La question de Gand y fut passionnément discutée. Le Congrès s'est prononcé contre la formule Nolf, ce qui n'a pas empêché la Droite flamande de s'y rallier le lendemain, parce qu'elle sait que, parlementairement, cette formule est, en ce moment, la seule possible.*

Le Congrès de Bruges a montré qu'une grande effervescence agite la Flandre catholique, que la solution gouvernementale a peu de chance de calmer les esprits, que les parlementaires flamands sont désavoués par l'élite de leurs électeurs, et qu'il est à craindre que l'extrémisme n'en profite...

Constatation navrante : un Congrès catholique, groupant des milliers de braves chrétiens, s'est occupé surtout du régime à donner à une université, que, normalement, les catholiques ne peuvent pas

fréquenter ! Et l'on entendit le président déclarer qu'on lutterait sans répit jusqu'à ce que soit pleinement reconnu le droit de la Flandre à Gand exclusivement flamand... et neutre, a-t-il oublié d'ajouter.

Romantisme racique et mysticisme culturel s'en donnèrent à cœur joie. Ah ! si seulement la moitié de l'agitation fébrile qui soulève la Flandre était employée à obtenir des pouvoirs publics, que justice soit rendue à l'enseignement libre dans l'action des subsides !...

Aberration nationaliste et régionaliste !...

* *On annonce que la paix est signée à Lausanne... mais plus personne ne songe à illuminer quand des signatures mettent fin à un conflit ! On sait trop que le lendemain n'est guère plus sûr que la veille.*

*Il n'y a pas
de
meilleur*
CHOCOLAT
que
DUC

CHOCOLAT



DUC ANVERS

MARQUES :

Régal DUC

Lina DUC

José DUC

Minon DUC

Isis DUC

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT - FRAMERIES - LENS s/DENDRE

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouverture de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres
— Vérification des tirages à la demande des clients —
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : 299.45

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger, port en sus

Numéros spécimens sur demande

Le Triomphe de M. Mussolini

Il se dégage plus d'un enseignement du triomphe que M. Mussolini vient d'obtenir à la Chambre italienne.

C'est d'abord que de plus en plus le Président du Conseil italien se révèle comme un véritable homme d'État doublé d'un excellent manœuvrier parlementaire. Son discours est le plus *habile* qu'il ait prononcé depuis son arrivée aux affaires. Tout le monde prévoyait que la lutte serait chaude entre lui et ses adversaires, car le projet de réforme électorale présenté au nom du Gouvernement était combattu par les populaires, les socialistes, les nittiens et bon nombre de libéraux. Sans doute on savait que si le ministère était mis en minorité la Chambre serait dissoute et que M. Mussolini conserverait le pouvoir. Mais on ouvrait ainsi une crise constitutionnelle qui eût rendu plus évidente la dictature de fait exercée par le fascisme, et les milieux officieux s'en montraient irrités sinon effrayés. A la veille du débat sur la réforme électorale, le *Popolo d'Italia* écrivait : « La Chambre est en évidente et complète opposition avec la Nation... La conclusion à en tirer et la route à suivre par le Fascisme ne peut être que celle-ci : il faut se préparer (à la lutte). Nous nous trouvons dans cette situation parce qu'en octobre 1922, par excès de bonne foi, nous n'avons pas poussé jusqu'au bout une révolution qui devait être inexorable... Des hommes néfastes comme Nitti, Turati, Serrati et Albertini (1) devaient être livrés à un tribunal de défense nationale. Les vipères venimeuses ne se réchauffent pas et ne se laissent pas en liberté... Aujourd'hui les miasmes se propagent parce que nous ne les avons pas balayés. Telle est la leçon d'une expérience de huit mois ».

Le ton de ce morceau, qui était général dans la presse fasciste, et la véhémence des rancunes de l'opposition laissaient prévoir au Parlement une discussion très vive et de la part de M. Mussolini un discours âpre et cinglant comme celui qu'il prononça après les journées d'octobre, la première fois qu'il se présenta devant la Chambre. Nous avons eu, au contraire, un discours très ferme mais très courtois, nuancé, presque insinuant par endroits, nourri de doctrine et, d'après les témoins de la séance, débité sans éclats de voix, souligné de gestes rares, une remarquable page d'éloquence en un mot, qu'il faut lire in extenso dans le texte italien, et qui déconcerta, éparpilla l'opposition.

Au début une réplique personnelle à chacun de ses principaux contradicteurs, dont les discours sont qualifiés ici de « fin dans la forme et peut-être plus fin encore dans le contenu », là d'« indubitablement fort », un troisième de « solide et digne de méditation » ; puis un rappel heureux des origines du *Risorgimento*, fruit de la clairvoyance d'un petit nombre, quelquefois même d'un seul, comme ce fut le cas pour Cavour lorsqu'il décidait l'expédition de Crimée et, le 1^{er} janvier 1855, sans consulter le Parlement, sans consulter même le Conseil des ministres et contre l'avis du général Dabormida, signait

le traité d'alliance avec la France et l'Angleterre, sans leur poser aucune condition. Responsabilité terrible que le grand ministre devait appeler « un devoir sacré ». Puis c'est toute la série des patriotes aristocrates par le sang ou par la pensée dont le Président du Conseil oppose les entreprises hardies, souvent payées de la vie, au verbiage inconsistant des démocrates de l'époque, des Cavallotti et des Brofferio, celui-là même qui accusait Cavour de ne pas avoir de ligne politique précise ! Ici le ton change, et M. Mussolini affirme avec force qu'ayant conquis le pouvoir, il le gardera, qu'il le défendra « contre quiconque ». Puis au reproche qu'on lui adresse d'avoir étouffé la liberté, il réplique qu'il ne connaît pas la liberté, « catégorie philosophico-morale, (qui) n'a jamais existé », mais les libertés, et celles-là il les respecte, à l'inverse du régime soviétique, notamment la liberté du travail que les socialistes ont toujours reniée. Et après avoir énuméré quelques-unes des réformes sociales accomplies par son gouvernement : vote de la loi des huit heures, approbation des conventions de Washington, extension du droit de suffrage à certaines catégories de femmes dans les élections municipales, etc., ce passage essentiellement *réaliste* : « Je ne suis pas, Messieurs, le despote qui vit enfermé dans un château fortifié. Je circule parmi le peuple sans préoccupations d'aucune sorte et je l'écoute. Eh bien ! le peuple italien jusqu'à ce moment ne m'a pas demandé la liberté. A Messine, la population qui entourait ma voiture disait : « Enlevez-nous les baraquements ». L'autre jour les communes de la Basilicate me demandaient de l'eau, car il y a des millions d'Italiens qui n'ont pas d'eau, je ne dis pas pour prendre des bains, mais simplement pour se désaltérer. En Sardaigne (vous voyez que je vous parle d'une région où le fascisme n'a pas les dizaines de milliers d'adhérents qu'il compte en Lombardie), des hommes vinrent à moi avec un visage émacié. Ils m'entourèrent et me montrèrent une zone marécageuse et putride en disant : « La malaria nous tue ». Ils ne me parlèrent pas de liberté, de Statut et de Constitution ! Ce sont les émigrés de la révolution fasciste qui agitent ce fantôme dont le peuple italien, et aussi désormais l'opinion publique étrangère, ne se soucient guère. Tous les jours je reçois des dizaines de commissions et des centaines de mémoires s'abattent sur mon bureau, véritables *cahiers de doléances* où l'on peut dire que sont illustrées les plaies de chacune des huit mille communes d'Italie. Eh ! bien, pourquoi ne viennent-ils pas me dire : « Nous souffrons parce que vous nous opprimez » ?

« Mais il est une raison, un fait sur lesquels j'attire votre attention. Vous dites que les combattants se sont battus pour la liberté. Comment se fait-il alors qu'ils soient pour le gouvernement liberticide ? »

On ne s'étonne point que de vigoureux applaudissements aient salué ce passage, où était dénoncé une fois de plus le mythe de la liberté — chère au peuple, alors que celui-ci y demeure toujours indifférent lorsqu'il n'est pas la proie des idéologues.

(1) Directeur du *Corriere della Sera* et sénateur.

La fin du discours de M. Mussolini proclame son respect du Parlement, qu'il est utopique, au moins actuellement, de songer à substituer par des Conseils techniques qui n'ont pas fait leurs preuves, et son désir de rester dans la légalité ; il reconnaît que le fascisme est en voie d'évolution et de transformation ; il déclare même qu'il serait « heureux demain d'avoir dans son ministère les représentants directs des masses ouvrières organisées » — et déjà, après cette invitation discrète et les déclarations à la Chambre de M. d'Aragona, son secrétaire général, on prévoit que la Confédération générale du Travail, de tendances réformistes, pourrait bien se détacher du Parti socialiste —, mais « la liberté ne doit pas dégénérer en licence » et « la révolution a le droit de se défendre », d'autant qu'il est insensé d'espérer contenter tout le monde. Pour terminer, une brève défense du projet de loi électorale, qui « accueille des principes ultra-démocratiques » et qui ramènera à la Chambre une minorité plus forte qu'elle ne le serait, suivant toute vraisemblance, si les élections se faisaient tout de suite, avec le système actuel, mais qui y créera aussi une majorité stable et homogène, permettant un travail fécond.

Et c'est la péroraison qui réclame la confiance sans restrictions, qui laisse entrevoir la menace de dissolution, qui redit le désir de paix du pays et l'effort énorme du Gouvernement pour le satisfaire, « dût-il frapper ses propres partisans, puisqu'ayant voulu l'État fort, il est juste qu'ils soient les premiers à en expérimenter la force », et qui demande aux députés : « Ne vous arrêtez pas aux étiquettes ; ne vous immobilisez pas dans la rigidité formelle des partis ; ne vous accrochez pas à des brins de paille, comme des naufragés sur l'océan, dans l'espoir vain de se sauver. Ecoutez l'avertissement secret et solennel de votre conscience ; écoutez aussi l'appel irrepréhensible de la Nation ».

* * *

On connaît le résultat *stratégique* de ce discours : une majorité de 80 voix, obtenue par le ralliement des populaires et ne laissant à l'opposition que le groupe socialiste, quelques radicaux et les représentants des minorités ethniques slave ou allemande. Même le « brillant second » de M. Nitti, l'ancien ministre Amendola, qui avait mené une vigoureuse attaque contre le fascisme, s'abstint tant au vote sur la confiance qu'au vote sur le principe de la réforme électorale.

Toutefois c'est bien aux seuls populaires que M. Mussolini a dû sa majorité, d'où l'irritation contre ceux-ci des groupes restés à l'opposition et même d'un grand nombre de leurs propres groupes, qui n'hésitent pas à parler de « trahison ». En effet, si au second tour de scrutin s'étaient unis aux 130 voix de gauche les 77 abstentionnistes, presque tous populaires, et les 9 députés populaires qui, rompant la discipline de leur parti, allèrent jusqu'à voter le passage à la discussion des articles de la loi électorale, M. Mussolini eût eu contre lui 225 voix, c'est-à-dire exactement la moitié des députés présents en séance.

L'opinion fasciste, au reste, ne s'y trompait pas et durant les jours précédents avait fait porter contre Don Sturzo le principal de son effort. « En examinant la situation — écrivait le 4 juillet le *Popolo d'Italia* — il est hors de doute que l'unique opposition vraiment digne de ce nom, se dessine dans le camp populaire. Hors de là il n'y a que bavardages de rhéteurs, subtilités retorses ou inutiles menaces. L'opposition socialiste, en effet, n'a su que reprendre son jeu habituel de négation systématique, toute fondée sur le concept antinational et utilitaire de la lutte des classes. L'opposition libérale n'est

pas sortie de la discussion vaine et surannée sur l'idée de liberté, de liberté bourgeoise, s'entend, démocratique, capable de tous les compromis et de toutes les lâchetés, sans forme ni couleur... Don Sturzo, au contraire, se bat ! Et en se battant, il manœuvre et raisonne. Et en raisonnant et en manœuvrant, il dévoile l'antithèse, de plus en plus nette et profonde, entre sa conception politique et la nôtre... Tout cela serait noble et digne si le combatif prêtre sicilien ne persistait à vouloir être en même temps notre ami et notre ennemi, notre compagnon de lutte et demain, peut-être, notre consolateur *in extremis* et légitime héritier. »

Comme je l'ai écrit ici même au lendemain de la révolution fasciste (1), la collaboration des populaires au gouvernement qui en était né apparaissait illogique et l'on peut croire que Don Sturzo ne l'aurait pas autorisée si la soudaineté des événements et l'action brouillonne du député Cavazonni, jadis porte-parole du groupe populaire à la Chambre, aujourd'hui exclu du Parti et convaincu, d'après le *Popolo* (2), de « faillite définitive », ne lui avait en quelque sorte forcé la main. On eût compris que les populaires attendissent de juger le nouveau régime à ses actes, quitte à le soutenir de leurs votes (comme ils l'avaient fait naguère pour divers ministères où ils n'étaient pas représentés), mais sans en partager les responsabilités. C'est à cette forme de libre collaboration, laissant intacts les principes respectifs, que Don Sturzo voulait revenir en organisant le Congrès de Turin (3). Mais il était trop tard, et comme il arrive dans les amitiés qui, pour avoir été trop vives à leur début, ne peuvent plus se refroidir sans se rompre, le résultat en fut la démission forcée des ministres populaires du cabinet Mussolini, la scission du Parti et finalement la retraite de Don Sturzo lui-même, dont il n'est pas douteux toutefois que la pensée continue d'inspirer le triumvirat qui l'a remplacé (4). On peut inscrire à l'actif de M. Mussolini, comme second résultat de son discours, le fait d'avoir rendu cette scission évidente.

Jusqu'alors en effet les expulsions prononcées contre les membres du Parti populaire n'avaient atteint que des personnalités de second plan, de tendances extrémistes, et laissé intacte sa cohésion générale. Même bien des opposants timides au puissant Secrétaire politique acceptaient docilement ses vigoureuses directions. Le Congrès de Turin marqua les premiers désaccords graves. M. Meda l'avait ouvertement désapprouvé dans sa revue *Civitas* et s'abstint d'y paraître, ainsi que plusieurs de ses amis. M. Tovini, qui s'y risqua, y fut hué, malgré tout un passé de dévouement à l'action catholique, dont son père avait été un des premiers pionniers en Italie, et peu de temps après on l'exclut du Parti. Dès ce moment quelques députés populaires essayèrent de fonder un groupe dissident, qui se serait appelé « populaire national », et l'un d'eux, M. Martire, très sympathiquement connu dans les milieux de jeunesse, avait un long entretien avec le Président du Conseil. La tentative échoua, mais il est probable qu'elle ne tardera guère à être reprise, puisqu'aux premiers dissidents se sont ajoutés maintenant une dizaine d'autres députés, parmi lesquels

(1) Voir *Revue catholique des idées et des faits* du (10 novembre 1922).

(2) Journal nouvellement créé qui reflète les idées de l'ancien Secrétaire politique et de ses amis les plus proches.

(3) Cf. M. VAUSSARD. *Le fascisme au pouvoir et les catholiques* (*Revue des Jeunes*, 25 mai 1923).

(4) Ce triumvirat est constitué par le baron Rodinò, député de Naples, ancien ministre de la Guerre et de la Justice ; le député Gronchi, ancien professeur de l'enseignement secondaire et plus tard secrétaire général de la Confédération italienne des Travailleurs ; M. Spataro, avocat, président de la Fédération des Étudiants catholiques.

M. Mattei-Gentili, directeur du *Corriere d'Italia*, dont l'attitude reflète évidemment celle du puissant groupe financier qui soutient les grands quotidiens catholiques d'Italie. Nous en avons une seconde preuve dans la démission imposée quelques semaines auparavant à M. Paolo Cappa, directeur d'un autre de ces quotidiens, l'*Avenire d'Italia* de Bologne, pour son attitude trop hostile au gouvernement fasciste, et dans la nécessité qu'a sentie Don Sturzo d'avoir à sa disposition, pour appuyer franchement sa politique, un organe indépendant du sénateur Grosoli, fondateur des journaux du « trust » en même temps que *magna pars* du Banco di Roma. Si l'on songe, d'autre part, que le sénateur populaire conte Santucci a été remplacé il y a quelques mois, comme président du Conseil d'administration de la grande banque catholique, par le prince-député Boncompagni-Ludovisi, un autre bruyant transfuge du Parti populaire, inscrit aujourd'hui parmi les nationalistes, il est facile de se rendre compte du réseau d'éléments hostiles ou médiocrement sûrs qui entoure désormais, sur des positions très importantes, les dirigeants du Parti populaire. Quant à M. Meda, qui en demeure le plus éminent représentant au Parlement, sa position y est devenue singulièrement fautive à la suite d'une lettre-circulaire confidentielle (que cependant tous les journaux ont publiée) adressée à chacun de ses collègues populaires sur la haute convenance nationale de ne pas créer d'embarras au Gouvernement tout en en désapprouvant la politique électorale, lettre qui fut blâmée sèchement par le Comité directeur du groupe, et en ces derniers temps il n'a presque pas paru à la Chambre.

* * *

Mais un fait plus grave peut-être que ces divergences de vues, ces démissions ou ces expulsions individuelles, c'est qu'au vote préalable des 80 députés populaires qui devait décider de leur attitude en séance publique, 41 se prononcèrent pour l'abstention sur le principe de la loi électorale (et parmi eux se trouvaient les quelques indisciplinés qui allèrent jusqu'à voter la confiance), contre 39 pour l'opposition absolue à la loi. Ainsi le bloc naguère presque unanime des députés populaires s'est trouvé, au moins dans ses tendances, exactement divisé par moitié depuis que l'avènement du fascisme au pouvoir lui pose un cas de conscience qu'il n'avait jamais prévu et depuis que Don Sturzo n'est plus là en personne pour en inspirer les décisions.

Sur cette retraite de Don Sturzo, maintes fois annoncée avant d'être réalisée, bien des bruits ont couru qu'il est difficile de contrôler de loin. Une chose est certaine, c'est que dans un éditorial du 25 juin publié par le *Corriere d'Italia*, et consacré à défendre le Vatican contre le reproche de solidarité avec le Parti populaire, Mgr Pucci, informateur religieux de ce journal et ami personnel du cardinal Gasparri, la présentait nettement comme souhaitable. Quinze jours après elle était un fait accompli. « Plus grand est le scrupule de l'autorité ecclésiastique à contenir sa propre action dans les limites de sa stricte compétence — écrivait Mgr Pucci — plus sensible doit être, chez quiconque a vis-à-vis de cette autorité des rapports de subordination, la vigilance et la promptitude à ne pas lui créer d'embarras, à ne pas lui imposer de responsabilités. D'autant que, s'il est facile de créer des équivoques, il ne l'est pas toujours autant de les dissiper. » On ne pouvait plus clairement désigner Don Sturzo et lui tracer son devoir.

Mais avant même que la démission ne fût advenue, le *Popolo* dénonçait dans la campagne de la presse nationaliste un véri-

table plan d'intimidation et de pression à l'égard du St-Siège, qui se serait exercée notamment par l'envoi sous pli fermé et recommandé d'un article extrêmement violent de l'*Idea Nazionale* à toutes les autorités ecclésiastiques, Congrégations et Ordres religieux de Rome. L'article de Mgr Pucci aurait été le résultat de cette campagne (1).

Si elles étaient prouvées, pareilles allégations seraient singulièrement graves. Elles tendraient à établir, comme on le lui reproche en divers milieux, que le fascisme n'entend respecter la religion que pour s'en faire un « instrument de règne » et pour l'asservir à ses desseins, fussent-ils excellents du point de vue de l'intérêt public.

Il a en tout cas réussi à introduire dans la vie politique des catholiques italiens, qui n'avaient longtemps été divisés que par la question des droits temporels du St-Siège et de l'attitude à garder en face du pouvoir royal, une autre cause de différenciation, analogue à celle qui paralyse en France le meilleur de nos forces, la lutte entre les méthodes d'autorité et les idées démocratiques, donnant aux premières l'efficacité d'être appliquées — et je crois pour longtemps —, aux secondes la virulence des principes méconnus.

* * *

Il est un troisième résultat probable du discours Mussolini, auquel j'ai fait rapidement allusion en commençant : ce sera d'accélérer l'évolution vers le Gouvernement de certains éléments syndicalistes. Le socialisme italien est mal adapté au rôle de parti d'opposition. Comme le remarquait ces jours-ci dans un pénétrant article M. Enrico Corradini, « durant le quart de siècle qui précéda la guerre, rien ne fut fort en Italie à l'exception du socialisme... Fort par soi-même et extrêmement fort par comparaison, comme mystique et comme organisation. Il attira à soi et forgea à son image et ressemblance hommes et choses, transfusant en eux sa propre force. La démocratie et les partis démocratiques n'acquirent une notable influence que parce qu'ils devinrent ses parasites, le suivirent, adoptèrent le mythe de « l'élévation du prolétariat », avec lui montèrent à l'assaut de la société nationale et de l'État, et par conséquent eurent leur part de butin » (2).

Telle étant la tradition du socialisme italien, on conçoit très bien qu'il puisse bouder le nouveau régime tant que celui-ci ne sera pas consolidé et qu'il gardera l'espoir d'une revanche, mais on ne s'expliquerait pas qu'il persistât indéfiniment dans cette attitude et renonçât aux avantages d'une collaboration avec le pouvoir dont il a déjà connu les douceurs. Sans doute il lui faudra se transformer, car Mussolini n'est point M. Giolitti. Mais déjà M. d'Aragona a pris soin de déclarer, en votant contre le ministère comme membre du Parti socialiste, que son vote n'engageait en rien la Confédération générale du Travail, autonome. Et l'on sait combien Gabriel d'Annunzio a travaillé de son côté à arracher de grandes organisations de travailleurs, notamment la Fédération des gens de mer, à l'emprise du socialisme marxiste, pour les insérer dans la grande communauté nationale, quels furent aussi ses démêlés secrets avec les chefs du fascisme lorsque ceux-ci paraissaient rebelles à son point de vue et désireux de maintenir l'ostracisme contre les groupements ouvriers autres que fascistes. Aujourd'hui on parle de deux sous-secrétaires d'État au ministère de l'Économie nationale, dont l'un appartiendrait aux

(1) *Popolo*, 30 juin 1923.(2) La forza dello Stato italiano (*Popolo d'Italia*, 7 juillet 1923).

syndicats fascistes et l'autre à la Confédération générale du Travail. Ancien socialiste lui-même, et des plus ardents, M. Mussolini ne peut s'étonner que d'autres soient prêts à suivre le chemin qu'il a suivi et qu'ont suivi avec lui beaucoup de ses collaborateurs actuels. Attendons-nous donc à voir s'éclaircir de plus en plus autour de lui les rangs de l'opposition, à moins que d'imprévisibles conjonctures ne relancent sa nef en pleine mer.

MAURICE VAUSSARD.



Pascal apologiste ⁽¹⁾

Pascal ne nous livre pas une doctrine, une chose faite, c'est de sa vie même, c'est de ce qu'il y a de plus secret, de plus complexe et de plus mobile au monde, d'un cœur gravitant dans l'univers spirituel, que sa grande raison pathétique promène devant nous les reflets. Il est donc particulièrement malaisé de trouver le juste lieu d'où le considérer (et « il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu »). Cela est cependant tout à fait nécessaire.

Ni théologien, ni philosophe ; nullement métaphysicien. C'est proprement d'un *spirituel*, c'est d'une âme touchée de grâces mystiques, et aiguillonnée du Saint-Esprit, que sortent les *Pensées*. Voilà ce qui fait leur force.

Où trouver vraiment Pascal ? Dans le *Mystère de Jésus*. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps... »

— « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ? »

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

— « Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— « Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir... Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures... »

Ces paroles qu'il faut citer toujours, si connues soient-elles, ne sentez-vous passer en elles la même secrète vertu qui atteste en le moindre mot des mystiques l'action de leur maître ? Le vrai, le plus vrai Pascal est celui du *Mystère de Jésus*, et surtout peut-être celui dont nous ne savons que le silence et la longue agonie, celui que Dieu ceint lui-même et conduit où il ne veut pas aller, et qu'il purifie pendant quatre années de pitoyable langueur. « Il n'avait rien dans l'esprit et dans le cœur que les pauvres... Comme il ne pouvait travailler, son principal divertissement était d'aller visiter les églises où il y avait des reliques exposées, ou quelque solennité... Il faisait tout cela si dévotement et si simplement, que tous ceux qui le voyaient en étaient surpris » (2). Il était loin alors des *Provinciales* et de la machine arithmétique. Celui qu'il aimait lui parlait au cœur.

Comprenons après cela que les *Pensées* ne sont pas des notes quelconques, fixées par un esprit curieux selon les hasards de la réflexion, et moins encore des fragments philosophiques comparables à ceux qu'un Leibniz, par exemple, nous a laissés. Ce sont les matériaux d'un organisme parfaitement déterminé dans son espèce et dans sa fin. L'auteur des *Pensées* ne fait pas, selon un lieu commun trop facile, « éclater tous les cadres » des classifications humaines (il n'y a que Dieu qui soit au-dessus de tous les genres). Il est, très déterminément et très volontairement, un *apologiste*. Pour le considérer, il faut se placer dans la perspective de cette discipline spéciale qu'est l'apolo-

gétique, je ne dis pas seulement la science théorique ainsi nommée, et qui est une partie de la théologie, je dis l'apologétique vivante et pratique, l'art d'orienter les âmes vers leur Principe.

Cet art est quelque chose de proprement sacré. Pascal le sait bien, et la première leçon qu'il nous donne ici est une leçon d'humilité. Agir sur le cœur de l'homme pour le disposer à la grâce, c'est œuvre d'une délicatesse étrange, et, de soi, déjà surnaturelle. Si l'Esprit de Dieu ne conduit vos doigts, gare à l'irréparable. A vrai dire, ceux-là seuls s'y entendent auxquels cet Esprit donne dans le concret et le particulier, sous une lumière d'ordre divin, le sens de la réalité humaine, et des jointures qui s'y font de la nature et de la grâce. Aussi bien les maîtres de l'apologétique vivante ne se rencontrent ils que parmi les mystiques.

De là vient que l'art apologétique de Pascal, s'il reste inférieur à celui des apôtres et des saints, a néanmoins une valeur authentique et de premier rang. Ce qui fait, au seul des temps modernes, de l'âge *réflexe*, le caractère unique et l'importance des *Pensées*, la grandeur de l'œuvre (et sa misère), c'est que les lumières aiguës qu'éveillent les touches mystiques s'y trouvent appliquées, non pas, comme dans les autres écrits des spirituels, à la contemplation des choses divines, mais à la science de la créature, à la science pratique de l'homme à tourner vers Dieu. Et cela chez un esprit d'une force naturellement prodigieuse, qui ployant en vainqueur toutes choses à ses fins, Epicète et Montaigne, Méré et Miron comme l'infini géométrique et la règle des partis, assume au service des vertus théologales la plus rare expérience du monde et des hauteurs du savoir humain.

Pascal a raison de dire qu'il est presque sans compagnons dans l'étude de l'homme, — entendons de la nature humaine considérée non pas abstraitement et en elle-même, comme font les philosophes, mais dans les conditions concrètes de son existence ici-bas. Les saints pourtant, ayant part à la science de celui qui savait lui-même ce qui est dans l'homme, l'ont connue mieux que lui. Saint Dominique, approchant des villes, s'asseyait au bord de la route, et pleurait. N'avait-il pas le don de Science, qui fait voir ce que nous sommes par rapport à Dieu ? A ce don, d'après saint Augustin et saint Thomas, répond la troisième Béatitude, parce qu'il n'est pas possible de connaître la créature dans la lumière divine sans la connaître aussi dans les larmes ; et pour qui l'entend, cet enseignement sacré va plus loin que toute la psychologie de Pascal. Il reste qu'on n'ôtera jamais à Pascal cette maîtrise en la science de l'homme, qui est son privilège dans la famille des grands esprits, ce sens admirable, non, pas janséniste, mais profondément et authentiquement catholique, des conditions concrètes de notre nature et des options qu'elles exigent, qui lui fait percevoir avec une véhémence infaillible que l'état concret qui répondrait à la pure nature est un état fictif, et qu'en fait il n'est pas ici-bas d'autre état pour nous que l'état de nature déchue, ou l'état de grâce : vérité cardinale dans l'ordre pratique, qui ne dispense pas (là est l'erreur des pascalisants) de la connaissance philosophique de la nature humaine abstraitement considérée comme telle, mais qui doit normalement faire équilibre à cette connaissance, si l'on ne veut pas rendre vaine la croix du Christ. C'est ici que Pascal s'oppose le plus foncièrement à Descartes, et que vraiment seul à la fin, de la dure solitude des douleurs de l'intelligence, il dresse, comme un haut signal, la revendication de la conscience chrétienne en face de l'apostasie rationaliste qu'il sent venir, et dont le vent mortel glace d'horreur sa chair malade.

* * *

Plaçons-nous donc au point de vue qui convient, comprenons que les *Pensées* nous livrent, — dans son élan natif, préservée par un bienheureux état d'inachèvement de la trop belle rhétorique où elle se fût composée, et dont nous pouvons juger par trois ou quatre morceaux célèbres, — une *apologie de la religion chrétienne* écrite en esprit de foi et en ardeur de charité. Il devient alors possible, réserve faite de quelques idées incurablement jansénistes, de donner à toutes les grandes thèses de Pascal un sens conforme à l'orthodoxie catholique, que dis-je, à la stricte théologie thomiste. Il suffit pour cela de tout ramener à l'intention maîtresse.

En matière pratique, c'est à la fin que tout est suspendu. Quelle fin ici ? Un terme divin : la vertu de foi, qui nous fait connaître Dieu, non pas seulement comme auteur des choses, mais dans le mystère incompréhensible de sa déité : *Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarvavit*.

De la foi et de l'acte de foi, Pascal a une idée dont la sève est thomiste. Il sait que la foi « est au-dessus » des sens et de la raison, « et non pas contre ». Il sait qu'elle dépend de la volonté, mais qu'elle

(1) La *Revue Hebdomadaire* a consacré son numéro du 14 juillet à Blaise Pascal. Nous y avons trouvé une magistrale étude de Jacques Maritain sur *Pascal apologiste*, pages puissantes que nous nous empressons de mettre sous les yeux de l'élite catholique de Belgique,

(2) Madame PÉRIER.

reste, étant connaissance, formellement un acte de l'intelligence (« la volonté est un des principaux organes de la créance, non qu'elle forme la créance... »), il sait que son acte est simple, et non pas discursif (« Dieu sensible au cœur »), il sait qu'obscur à cause de l'inévidence de son objet, elle comporte néanmoins une lumière propre, qui fait voir toutes choses « d'une façon toute nouvelle », — *quasi oculo Dei*, dit saint Thomas. Il sait surtout qu'elle est essentiellement surnaturelle, en sorte que sa certitude est en elle-même plus forte que toute certitude scientifique, et que son motif formel, — Dieu même se révélant, — est incomparablement supérieur à toute raison et démonstration humaine. « La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. » — « La foi est un don de Dieu; ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. »

« Il y a trois choses, dit saint Thomas, qui nous conduisent à la foi du Christ : la raison naturelle, les témoignages de la Loi et des prophètes, la prédication des apôtres et de leurs successeurs. Mais quand un homme a été ainsi conduit comme par la main jusqu'à la foi, alors il peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents : ni à cause de la raison naturelle, ni à cause des témoignages de la Loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais seulement à cause de la Vérité première elle-même... C'est de la lumière que Dieu infuse que la foi tient sa certitude » (1).

Et Pascal : « Cette religion si grande en miracles, saints, pieux, irréprochables... si grande en science, après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit qu'elle n'a ni sagesse, ni signes, mais la croix et la folie.

« Car ceux qui par ces signes et cette sagesse, ont mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut nous changer, et nous rendre capables de connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de la croix, sans sagesse ni signes ; et non point les signes sans cette vertu... »

« Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est ; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes : car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes. »

Ainsi donc les preuves humaines sont requises et nécessaires, il faut à l'acte de foi des préparations et des justifications rationnelles. Et à quelle autre fin Pascal écrit-il ? « Il faut ouvrir son esprit aux preuves. » (C'est Descartes qui, en fait d'apologétique, se contente d'être « de la religion de son roi et de sa nourrice. » Le pur rationalisme rejoint ici le fidéisme, parce que preuves historiques et morales ne sont rien pour lui.) Mais les preuves humaines et les justifications rationnelles sont la *condition*, non le *principe* de la foi infuse. C'est la grâce seule qui a le rôle décisif ; et l'apologétique n'a pas à engendrer la foi, mais seulement à y préparer l'âme. Les âmes sont à Dieu, lui seul y entre : quel est ce roi de gloire ? Le Seigneur est ce roi. « On agit comme si on avait mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. » Je vois dans le soin du véritable apôlogète à respecter l'opération de Dieu dans les âmes la plus haute application de cette grande parole.

Nous rendons grâce à Pascal d'avoir rappelé à tant de baptisés en partance pour les paradis de la science humaine, et à certains théologiens qui plaquent les vertus chrétiennes sur l'homme de la nature, comme un peu d'or sur du cuivre, que ce n'est pas une chose plus ou moins difficile, comme d'être un Archimède ou un César, mais bien une chose entièrement impossible à la seule nature que d'être un chrétien : *ex Deo natus*. Nous lui rendons grâce d'avoir affirmé magnifiquement la *surnaturalité de la foi*. C'est à la lumière de cette doctrine qu'il faut considérer les *Pensées*. J'aimerais montrer en détail comment elle les éclaire. Je dois me borner aux quelques indications qui suivent.

Tout l'effort de Pascal tend non pas à « convaincre les athées », mais à préparer dans les âmes l'*intention de la foi*. Dès lors, que pour rendre son argumentation efficace il requière l'intervention du cœur et de la volonté, comment s'en étonner ? Il ne se tient pas dans l'ordre de la connaissance spéculative, il se tient dans l'ordre concret et individuel des préparations pratiques de la foi, il intègre ses preuves à ce grand mouvement d'intelligence et de volonté, où il s'agit pour chacun

de nous de *sauver son unique*, qui exige la rectification du désir par rapport à la fin ultime, et qui suppose dès le principe les prévenances de la grâce. Si le cœur n'est incliné, ici nulle raison ne vaut. « Ce discours est fait par un homme qui s'est mis à genoux pour prier cet Être infini de se soumettre votre cœur ».

Les preuves qu'il fournit, il entend cependant qu'elles soient, en elles-mêmes, objectivement valables et contraignantes. « Fondements indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit. » Quelles preuves ? Miracles, Prophéties, Figures... (et ramassées avec quelle force (1).) Loin qu'il fasse fi de ce qu'on appelle la « crédibilité objective », c'est elle qui devait former le corps de son apologie (2). Mais ces preuves d'ordre historique et moral, dont il a esquissé contre les cartésiens la théorie logique, et qui sont nécessitantes pour la raison, fondées sur des faits donnés extérieurs à notre conscience, c'est l'enseignement révélé lui-même qui nous les propose (car Pascal sent bien, avec les thomistes, que la défense rationnelle de la foi doit rester encore sous la régulation de la foi) ; et parce qu'elles commanderont toute notre conduite, et qu'elles nous mettent en face d'une fin surnaturelle, elles sont telles, en fait, que selon la disposition des cœurs elles éclairent les uns et aveuglent les autres. Ce n'est pas au Dieu des philosophes, c'est au *Dieu caché* de la foi qu'elles nous conduisent.

Quant à la considération de notre nature, de ses contrariétés et de ses besoins, le rôle immense qu'elle joue dans l'apologétique de Pascal reste préalable aux preuves elles-mêmes. Il s'agit là, essentiellement, non de prouver, mais de disposer le sujet à entendre la preuve, et tout d'abord de le tirer de sa négligence en une affaire dont l'enjeu est lui-même, « et son éternité, et son tout », de l'amener à chercher la vérité, et à délibérer de sa propre vie. Art d'ébranler l'âme, où Pascal est maître. Ainsi entendue, sa méthode apparaît dans sa force et sa légitimité, le pari lui-même devient acceptable comme argument *ad hominem*, si déficient et incomplet soit-il, remède désespéré pour éveiller d'entre les morts ceux qui sont ensevelis dans la chair.

Enfin si Pascal ne fait pas appel aux preuves rationnelles de l'existence de Dieu, n'est-ce pas, encore une fois, qu'il n'est pas question pour lui de philosopher, mais de convertir ? Son attitude pratique se comprend si l'on se place au point de vue des aptitudes réelles présentées à l'égard des arguments métaphysiques, je ne dis pas par les simples, en qui le sens commun garde sa vigueur intègre, je dis par la catégorie très déterminée de gens cultivés auxquels il avait affaire. Presque tout ce qu'il dit, du reste, de la faiblesse de la raison, si on le rapporte, non à la raison elle-même, mais à ce qu'elle est de fait dans la plupart des hommes, un thomiste l'accorderait volontiers. « Nature corrompue, dit-il : l'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » Saint Thomas va plus loin, et enseigne qu'il est naturel que l'animal raisonnable use le plus souvent mal de sa raison. (De là une saine politique à fond pessimiste dont Pascal a exprimé les principes avec une force incomparable, quoique d'une manière outrée.) Ajoutez à cela que les malades auxquels il s'adresse sont précisément des malades de la raison, atteints de cette hypertrophie intellectuelle qui commence alors à se manifester, et qui a pu surexciter magnifiquement, dans le domaine mathématique, l'activité de la faculté lésée, la rendant toutefois malhabile aux spéculations supérieures. Est-ce à de tels malades raidis contre le vrai qu'on va « prouver la divinité par les ouvrages de la nature... le cours de la lune et des planètes » ? Montrez-leur d'abord que « ce n'est pas par notre capacité à concevoir » les choses « que nous devons juger de leur vérité » apprenez-leur à se soumettre au réel, à comprendre que la raison n'évite l'absurde qu'en reconnaissant l'Incompréhensible. Faites-leur demander la *gratia sanans*, et attendre « l'inspiration » dans les « humiliations ».

Surtout réveillez en eux le désir naturel de l'absolue vérité. Dites-leur : « Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur ; dites-leur : « A moins d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître. » Voilà l'essentiel bienfait de l'apologétique pascalienne, pour lequel tant d'âmes envelopperont Pascal de leur gratitude dans l'éternité. Ce qui est vraiment humain dans cette apologétique, et ce qui fait son efficacité, c'est que prenant pour acquises, quelle que soit la question de droit, les impuissances rationnelles auxquelles de fait se butent les incroyants, elle les dresse néanmoins tout entiers vers la vérité qu'ils ignorent. En éveillant, lui non philosophe, un désir méta-

(1) Cf. R. P. LAGRANGE, *Pascal et les prophéties messianiques*, Revue biblique, octobre 1906.

(2) Cf. A. GARDEIL, *La Crédibilité et l'Apologétique*, pp. 144 et suiv.

(1) Saint THOMAS, in *Joannem*, c. IV, lect. 5, n. 2.

physique, Pascal, aidé de la grâce, les oriente vers un terme qui dépasse à l'infini la métaphysique. Ce penseur dont le pragmatisme a essayé de se réclamer, le secret de son influence est son amour de la vérité pure, son incoercible sentiment des droits absolus de la vérité sur nous (1)...

JACQUES MARITAIN.



Belgique, France, Italie (2)

IV

Les obstacles à leur fédération

Nous avons signalé les avantages essentiels — avantages économiques, politiques, culturels et religieux — d'une fédération de ces trois pays, et les principales modalités de leurs communs efforts.

Qui donc se met en travers ? Qui s'efforce que cette salutaire et magnifique coopération ne soit pas ?

* * *

Unis, les Belges, les Italiens et les Français maîtriseraient aisément la Mittel-Europa. Ils utiliseraient selon leurs propres commodités beaucoup de ses matières premières. Ils « contrôleraient » ses ressources militaires. Ils limiteraient les ambitions de ses États. Ils filtreraient ses idées et ils la pénétreraient de leur esprit. Comme au XVII^e siècle, l'Occident commanderait, se ferait obéir et serait imité depuis les pays scandinaves jusqu'à la Balkanie et la Mer Noire.

Comment l'Allemagne qui rêve de mettre sous sa rude tutelle tous ces peuples accepterait-elle de plein gré que nous la supplacions ainsi ?

L'Allemagne ne borne pas à cela ses convoitises. Elle veut exploiter Anvers, reprendre l'Alsace et le bassin de Briey, dominer dans Trieste et faire de l'Adriatique un lac german. Cela n'est possible que si Bruxelles, Rome et Paris sont faibles et ils ne seront faibles que s'ils sont désunis. Dès lors les manigances auxquelles il est opportun que le Reich recoure s'indiquent clairement...

Où chercher des auxiliaires ? Et de quelle nature ? Dans chacun des trois pays, en Belgique, en France et en Italie, parmi les politiciens, les journalistes et les banquiers.

Nous ne publierons pas cette fois le dossier de cette affaire. Il tiendrait à peine dans un volume de quatre cents pages, et la place manque ici pour des démonstrations de cette ampleur.

Bornons-nous à quelques notes sur le plus redoutable des instruments par lequel le Reich combat la fédération que nous préconisons : c'est-à-dire la *Banca Commerciale Italiana*.

Fondée à Milan en 1894 par la *Deutsche Bank*, la *Dresdner Bank*, la *Disconto Gesellschaft*, la *Berliner Handelsgesellschaft* et la *Schaafhausen*, elle comportait l'année suivante un capital réparti de cette façon : 29.711 actions à des Allemands et à des Austro-Allemands ; 6.814 actions à des Italiens ; 6.814 actions à des Suisses.

(1) Nous donnerons dans notre prochain numéro la deuxième partie de cette étude.

(2) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 29 juin, du 13 et du 20 juillet.

Il fut facile à cette date que les affairistes du Reich formaient le conseil d'administration selon leurs intérêts. Ils n'y manquèrent point, et leur choix se porta sur quelques Allemands et sur quelques Juifs originaires d'Allemagne, tous très intelligents, très actifs, très habiles aux manœuvres bancaires, très résolus à se conformer aux directives de Berlin. Pour que le public ne s'inquiât pas, on leur adjoignit des personnalités de la Péninsule, des salonnards et des politiciens, d'une incompétence notoire en questions financières.

En 1898, les Allemands ne possédaient plus que 11.366 actions de la *Commerciale*, cependant que les Italiens en avaient 43.397.

En 1914, la situation paraissait beaucoup plus différente encore de ce qu'elle était au début. En effet, les Allemands détenaient 7.411 actions seulement, les Suisses 64.097, les Français 42.922, et les Italiens 195.544.

Mais la direction n'avait guère été modifiée : elle était, comme au premier jour, entre les mains d'hommes passionnément dévoués au Reich et décidés à soumettre à son joug et au joug d'Israël la Péninsule entière, ses industries, son commerce, son agriculture, sa marine, son parlement, ses écoles, ses journaux, son État, son esprit, ses ressources présentes et ses futurs atouts. Et cette conquête de l'Italie se faisait par les capitaux mêmes de l'Italie.

Jusqu'à l'avènement du fascisme, tous les ministères de Rome ont agi sur les indications ou sous les ordres de M. Toeplitz et de sa troupe.

M. Mussolini a affranchi de cette servitude le gouvernement de son pays. « Mes prédécesseurs, déclarait-il le 8 juin, tremblaient toujours devant la Haute Banque. Moi je ne cède pas à ce sentiment-là. » Mais ailleurs que dans l'âme et l'entourage immédiat du Dictateur, combien la *Commerciale* conserve de pouvoir et avec quelle force elle commande encore !...

Nous nous sommes promis de ne rien écrire qui ne fût strictement requis par le sujet. Relatons néanmoins que plusieurs des chefs du Parti Populaire et notamment Don Sturzo passent pour n'être pas aussi libres qu'il faudrait vis-à-vis de ces puissances financières. C'est une des raisons de leur germanophilie.

Résumons-nous sur ce point. L'Allemagne redoute une fédération de la Belgique, de la France et de l'Italie. Elle s'efforce par tous les moyens de l'empêcher. La *Banca Commerciale Italiana* est un de ces moyens. Il est beaucoup utilisé dans la Péninsule. Il est utilisé aussi — sous divers camouflages — en France et chez nous. Il ne sera mis hors d'état de nuire que si Bruxelles et Paris ont comme Rome l'énergie de subordonner les maîtres de l'or, ou de les sacrifier, au Salut Commun.

* * *

La Grande-Bretagne ne redoute pas moins que le Reich l'intime et active collaboration des Belges, des Italiens et des Français.

Ces trois nations devenant maîtresses de la Mittel-Europa, l'équilibre du continent serait rompu en leur faveur. Le Cabinet de Londres ne pourrait donc plus prétendre au rôle très fructueux d'« honnête » courtier.

Cette trinité aurait l'hégémonie de la Méditerranée. Elle entraînerait à sa suite les populations marocaines, algériennes, tunisiennes, tripolitaines, égyptiennes, et celles de la Proche Asie. Elle aurait toutes chances de faire la loi sur le Canal de Suez. Le centre de gravité des possessions de la Grande-Bretagne se trouvant dans l'Océan Indien, quelles conséquences de notre force sur les routes qui mènent là !

La Belgique, la France et l'Italie seraient puissantes aussi sur l'Atlantique, la Manche et la Mer du Nord.

La sécurité des Britanniques, leur expansion économique, n'en seraient-elles pas fort amoindries ? « Leur empire, écrivait récemment M. Demangeon (1), dépend essentiellement de la mer ; sans elle, il se briserait en fragments de territoires, en poussières d'îles. C'est pourquoi l'idée de n'être plus libres sur la mer irrite les Britanniques. L'idée de n'y être plus maîtres les inquiète. »

Le Cabinet de Londres s'efforce depuis longtemps de tenir séparés Bruxelles, Rome et Paris.

On sait quelle est la puissance de ses interventions chez nous.

En Italie, son influence dans les milieux bancaires paraît s'être particulièrement développée à partir de 1916. Détail utile, cette influence s'est exercée beaucoup par les succursales de la *London City and Midland Bank* dont M. Mac Kenna, l'actuel inspirateur de M. Baldwin, est le directeur (2).

En plusieurs circonstances les affairistes britanniques et les affairistes allemands dans la Péninsule ont coopéré très intimement (3).

Le Cabinet de Londres s'est servi de moyens plus directs de détacher de la Belgique et de la France l'Italie et pour obtenir son concours : menaces diplomatiques, renchérissement des charbons de Newcastle et de Cardiff, cession de territoires en Afrique.

La Péninsule manque de colonies. Elle ne possède au delà des mers que des territoires presque infertiles et mal peuplés.

En mai 1923, quand il fut certain que M. Mussolini se maintiendrait au pouvoir et qu'il s'acharmerait à réaliser les ambitions internationales de son pays, la Grande-Bretagne s'empressa de lui faire don, disait-elle, du Djoubaland. Elle comptait gagner ainsi ses sympathies et le décider à n'agir que d'après elle.

Mais le chef fasciste et ses amis eurent vite observé que le Cabinet de Londres, loin de se montrer généreux, exécutait seulement et avec des retards considérables, un accord conclu jadis en bonne et due forme ; et que le Djoubaland n'avait guère de valeur. Il n'y a là que trois groupes de puits pour une région de trois cent mille kilomètres carrés et d'un climat aride. On n'y récolte que des bananes, des arachides, du kapok et du coton. Les populations sont nomades et elles luttent sans cesse pour s'approprier les sources d'eau dès que la saison des pluies a pris fin...

Bref, l'actuel Cabinet de Rome voit avec déplaisir la puissance des Britanniques dans les pays méditerranéens. Il s'irrite des conditions auxquelles les combustibles lui sont fournis. Loin d'être gagné par le « cadeau » du Djoubaland, il y a pris

(1) A. DEMANGEON, *L'empire britannique*. Paris, A. Colin. Livre que tout Belge cultivé doit lire ou avoir lu.

(2) Le 15 juin 1923, le *Matin* de Paris affirmait savoir par des enquêtes d'un de ses collaborateurs, que « la réponse de M. le Chancelier Cuno au gouvernement belge et au gouvernement français avait été écrite, de la première à la dernière ligne, non pas à la Wilhelmstrasse, mais dans la Cité. Ce sont, ajoutait ce journal, ce sont les directeurs et les représentants des plus puissants établissements de crédit de l'Angleterre qui ont élaboré ce plan de réparations ». Et le *Matin* concluait que le plan de M. Mac Kenna et le plan allemand étaient une seule et même chose.

(3) Un exemple : La Vickers, société britannique d'armements, ayant établi des ateliers à Terni les a fait subventionner par la *Commerciale*. De la sorte, cette banque judéo-allemande pouvait connaître de quel matériel de guerre était dotée l'Italie. Elle pouvait connaître aussi plusieurs des moyens de combat britanniques, leurs caractéristiques, leurs qualités, leurs défauts, etc., etc. Ce genre de collaboration, dont les sécurités des peuples et leur sang font les frais, ne manque pas d'étonner et d'irriter.

un motif ou un prétexte de plaintes et de récriminations, peut-être de défiance. Une fois de plus, le Cabinet de Londres a laissé voir combien il lui est difficile de traiter comme il convient des peuples soucieux de leurs franchises et fiers.

* * *

La France n'envisage pas avec un vif plaisir cette éventualité d'une fédération de ses ressources économiques, militaires, politiques, morales, culturelles, religieuses avec celles de la Belgique et celles de l'Italie. Quelles sont ses raisons ? Comme précédemment, nous nous exprimerons sans détours, dussions-nous désorienter ou choquer un peu.

Beaucoup de nos voisins se font des illusions sur les forces de leur pays. Ils croient qu'ils peuvent résoudre seuls les principaux des problèmes européens. Pourquoi donc s'attarderaient-ils à solliciter le concours de l'Italie ?

Ils pensent d'autant moins à le solliciter qu'ils ignorent les magnifiques atouts de la Péninsule ou qu'ils en doutent. Si surprenant que cela soit, ils ne calculent pas qu'il y a Outre-Monts quarante millions d'habitants, féconds, ardents à la poursuite de destinées magnifiques, sous le double aiguillon de penseurs remarquables et d'un État tel qu'il s'en est vu peu dans tout l'Occident.

Quant aux Français perspicaces, ils sont inquiets d'entendre les Italiens proclamer leur inébranlable résolution d'obtenir toute leur part des profits d'une entreprise commune de Rome avec Paris et Bruxelles. Quand un peuple a possédé longtemps l'hégémonie, il n'admet pas aisément que les autres exigent de lui l'égalité ou des rémunérations strictement proportionnées aux apports.

Il l'admet avec un surcroît de difficultés si les autres expriment leurs exigences de façon quelque peu rude.

« La France, écrivent et s'écrient M. F. Coppola et ses amis qui forment une importante partie de l'État-Major de M. Mussolini, la France a dans le monde contemporain une situation politique, économique et morale qui dépasse de très loin ses capacités. Elle se trouve menacée par des peuples qui, tout autour d'elle, grandissent tandis qu'elle-même stagne. Elle cherche des garanties à cet artificiel et précaire privilège qui demain sera plus artificiel et plus précaire encore. Par contre, l'Italie n'obtient qu'une place insuffisante, très insuffisante. Il est de nécessité vitale que cela ne dure plus longtemps. »

Nos amis d'Outre Monts ne dissimulent pas leur décision de modifier profondément à l'avantage de leur patrie le statut de la Tunisie et même de la Méditerranée entière.

Ils ne s'arrêtent pas à cela. Ils veulent être, en maintes occasions, les arbitres mêmes des destinées françaises.

M. F. Coppola et les nationalistes de la Péninsule sont excités à penser et à sentir de la sorte par le souvenir des injustices et des rebuffades dont, à Versailles, M. Clémenceau et son secrétaire, le juif Mandel, les accablèrent.

Ils sont aussi très impressionnés par l'aide que la France donne aux Yougo-Slaves. Le 12 juillet de cette année, M. Poincaré ne s'est-il pas fait autoriser par les parlementaires de son pays à prêter encore trois cent millions aux Serbes, aux Croates et aux Slovènes afin que ces populations pussent renforcer leurs armées ? Le chef du Cabinet de Paris a déclaré que ces préparatifs militaires visaient la Hongrie et la Bulgarie. Beaucoup d'Italiens se sont cependant demandé s'ils n'étaient pas plutôt dirigés contre l'Italie. La France, disent-ils, a depuis longtemps l'habitude de prendre de pareilles assurances contre ceux de ses alliés qu'elle ne juge pas assez dociles. La

politique du Quai d'Orsay en Hollande et plusieurs déclarations de M. Ch. Benoist, ambassadeur de la République dans ce pays (1), sont de nature à accréditer cette opinion.

En paraissant ainsi se défier de l'Italie, la France provoque l'Italie à se défier d'elle. Et par là même, elle se condamne à soutenir davantage Serbes, Croates et Slovènes, ce qui accroît d'autant l'anxiété et les colères dans la Péninsule. On le voit, ces équivoques deviendraient promptement très dangereuses.

* * *

Qu'est-ce donc qui s'oppose à une intime et active collaboration des Belges, des Italiens et des Français ?

Les ambitions des Pangermanistes, l'impérialisme des Anglo-Saxons, la présomption française, certaines maladresses du Quai d'Orsay, enfin la volonté des Italiens que leur pays obtienne le rôle dont il est capable et tous les avantages qui lui sont dus.

Ces dispositions du Reich et celles des Britanniques sont telles qu'on ne les modifiera point par la réflexion, des égards ou quelques dédommagements.

La France, elle, s'empresse d'accepter le concours du Cabinet de Rome et de le payer à son prix dès qu'elle se rendra compte de l'énormité des problèmes qui se posent à elle et de l'impossibilité qu'elle les résolve par ses seules ressources.

Notre pays attendra-t-il que de graves échecs aient contraint nos alliés à cette clairvoyance ? Nos dirigeants ne se mettront-ils pas en peine de fédérer la Belgique, la France et l'Italie avant que le sort de ces trois nations ne soit plus menacé qu'à présent par les revanchards allemands et les impérialistes britanniques ?

Une gloire d'un vif et durable éclat serait assurée à celui de nos hommes d'État qui formerait cette redoutable et bien-faisante trinité, le seul moyen de sauver nos patries, l'Occident, le seul moyen aussi d'assurer le prestige de la culture hellénolatine et catholique.

Lequel de nos chefs sera sensible à cela ? Lequel s'en éprendra ? Lequel fera de ce qui n'est encore qu'un magnifique dessein une réalité très vivante, tutélaire, féconde, fulgurante, qui, non contente d'éclairer l'Humanité de ses feux, l'embrace toute et la purifie ?...

NORBERT WALLEZ,

Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



Chronique d'histoire et d'art religieux

La Légende de Sainte Anne

La Légende de Sainte Anne a ravi les artistes du Moyen Age et de la première Renaissance. C'est un des thèmes qu'ils ont traités le plus souvent et avec le plus d'amour. Ils y découvriraient toute une série de scènes, les unes merveilleuses, les autres seulement pittoresques, une expulsion du Temple, des apparitions, la rencontre de deux vieux époux longtemps séparés, une nativité... Ils satisfaisaient à la fois

(1) A maintes reprises et dans des circonstances solennelles, M. Ch. Benoist a célébré l'emprise du gouvernement de La Haye sur le Limbourg et les traités de Munster qui, pendant des siècles, furent cause de notre ruine.

à la dévotion et à la curiosité de leurs contemporains, en leur représentant ce délicieux prologue de la Vie de la Vierge. Et en célébrant la Mère, ils songeaient surtout à glorifier la Fille.

La grandeur de sainte Anne, c'est en effet la grandeur de la Mère de la Theotokos, pour employer la célèbre expression des liturgies orientales. Sainte Anne n'a point d'autre titre devant l'histoire ; sa Maternité seule arrache l'humble Juive à l'obscurité la plus absolue ; les Évangélistes n'ont même pas jugé à propos de nous conserver son nom. Et la gloire de la bonne et chère sainte est un peu une gloire d'emprunt : tout analogue à celle qui, dans l'ordre des choses de la terre, rejaillit sur les parents d'une personne illustre...

Cette grandeur incomparable de sainte Anne, la liturgie nous l'explique dans le plan du surnaturel. Le 26 juillet, l'Oraison propre de sa Messe célèbre la grâce insigne qui lui a été accordée : « O Dieu, qui avez daigné conférer à la Bienheureuse Anne la grâce de mériter de donner naissance à la Mère de votre Fils unique, accordez-nous, dans votre bonté, d'être assistés auprès de vous par le patronage de celle dont nous célébrons la solennité. » Et les leçons des Matines de saint Joachim empruntent la même idée à un sermon de saint Jean Damascène pour la Nativité de la Vierge.

Les artistes demeureront, à travers les siècles, les interprètes fidèles de cette idée : de même qu'ils désignent les martyrs par une palme ou par l'instrument de leur supplice, ainsi la Vierge enfant deviendra pour eux l'attribut inséparable de sainte Anne ; ceux qui ont versé leur sang pour la foi sont glorifiés par le souvenir de leur mort héroïque ; la Mère de Marie est glorifiée par sa Fille.

Et voici précisément que cette idée s'affirme avec éclat dans la plus ancienne représentation connue de sainte Anne en Occident. C'est au Forum romain, parmi les fresques si émouvantes de Santa Maria Antiqua, dont plusieurs papes du VIII^e siècle ordonnèrent la décoration murale. Dans une niche à droite du presbytère, trois saintes sont figurées qui tiennent, chacune, un enfant sur leurs bras ; leurs noms sont peints à côté d'elles : Anne, Marie, Elisabeth ; les trois femmes sanctifiées par le fruit de leurs entrailles : la Vierge, Jésus, le Précurseur. Marie, sur cette œuvre si riche de signification mystique, est représentée deux fois, tour à tour enfant et mère ; et elle transmet à celle qui l'a engendrée quelques-uns au moins des dons qu'elle a reçus de son Fils : la grâce remonte ici les générations en sens contraire de la vie qui descend.

La fresque de Santa Maria Antiqua n'a exercé, il est vrai, aucune influence sur le développement postérieur de l'iconographie de sainte Anne. Mais, dans la noblesse de ses figures un peu hiératiques, elle contient en germe la plupart des thèmes essentiels de l'art occidental ; et elle nous apparaît surtout comme le lien vénérable qui unit cet art à l'art de l'Orient, où le culte de la Mère de la Theotokos avait, depuis plusieurs siècles, jeté ses premières racines.

Et c'est de l'Orient aussi que devait venir ce livre qui, par l'intermédiaire de ses deux remaniements latins, vulgarisés eux-mêmes par Vincent de Beauvais dans le *Miroir majeur* et par Jacques de Voragine dans la *Légende dorée*, est la source unique de la plus ancienne Légende de sainte Anne : l'Évangile apocryphe connu sous le nom de *Protévangile de Jacques* (1).

Ouvrage d'une haute antiquité d'ailleurs et où des données historiques, — comme par exemple la longue stérilité de sainte Anne et son âge avancé à la naissance de la Vierge, — ont pu être conservées, parmi d'autres récits d'une évidente fausseté, pour ne pas dire même d'une naïve inconvenance : il semble, en effet, d'après les travaux d'érudition les plus autorisés, que l'on doive fixer à la seconde moitié du II^e siècle la composition de la partie essentielle du *Protévangile* ; et les sources auxquelles a puisé l'auteur pourraient même remonter encore plus haut.

Quant aux traductions latines, où apparaissent d'ailleurs certains détails nouveaux, elles sont d'époques plus tardives. Il règne une certaine confusion dans les titres qui leur sont donnés par les critiques : c'est tantôt le plus court et tantôt le plus long de ces deux récits qui est désigné sous le nom de *Pseudo-Matthieu*. Les manuscrits, comme il est assez d'usage, ne sont pas d'accord.

Il n'importe. Et il suffisait de signaler ici que le *Protévangile* et ses remaniements offrent aux méditations des savants de longues séries de problèmes complexes. Quels que soient leurs auteurs, leurs dates, leurs titres, leur dépendance précise, leurs désaccords parfois, et, ce qui importerait encore plus, leur valeur historique, ils sont notre seul

(1) Voir surtout la savante édition de l'abbé ÉMILE AMANN ; Paris, 1910.

guide parmi les œuvres d'art du Moyen Age consacrées à sainte Anne et à saint Joachim, c'est-à-dire à l'enfance de la Vierge : car ces livres ont pour but de compléter, d'une part, les données, jugées insuffisantes, des Évangiles canoniques sur les premières années de Marie, et, d'autre part, d'exalter et de glorifier la Vierge Mère, en défendant une doctrine attaquée par les calomnies des Juifs. La Légende même de sainte Anne ne nous est donc connue que pour ce qui concerne la conception de la Vierge, sa nativité, sa présentation au Temple. A peine Marie a-t-elle été consacrée à Dieu, que son père et sa mère disparaissent du récit des Apocryphes : ils n'intéressent point directement les auteurs de ces livres qui ne s'inquiètent plus d'eux dès qu'ils sont séparés de leur Fille. Ainsi, la Légende de sainte Anne ne sera non plus qu'un reflet de la Légende de la Vierge.

Cependant, à une époque relativement tardive du Moyen Age, nous voyons se développer dans l'art un thème que n'ont connu ni le *Protévangile*, ni ses remaniements latins : les trois mariages de sainte Anne.

D'innombrables vers mnémotechniques, dont la valeur littéraire est d'ailleurs plus que médiocre, mais entre lesquels le choix seul est difficile, ont eu pour but de rappeler ces trois mariages. Voici, d'après les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, ceux que citait Gerson, chancelier de l'Université de Paris :

*Anna tribus nupsit, Joachim, Cleopha, Salomæque,
Ex quibus ipsa viris peperit tres Anna Marias ;
Quas duxere Joseph, Alpheus, Zebedæusque,
Prima Jesum ; Jacobum, Joseph, cum Simone Judam
Altera dat ; Jacobum dat tertia datque Joannem.*

Plusieurs hymnes, parmi lesquelles il en est une qui remonte au moins au XII^e siècle, ont célébré cette légende du triple mariage de sainte Anne ; et un ami de Raban Maur, Hêmo d'Halberstadt, qui vivait dans la première moitié du IX^e siècle, la connaît déjà. Son texte de l'*Épître historica sacræ* nous indique quelle fut l'origine de la légende : « On donnait, écrit-il, à Jacques, fils d'Alphée, le nom de frère du Seigneur, parce qu'il était le fils de Marie, sœur de la Mère du Seigneur, et d'Alphée. . . En effet, Marie Mère du Seigneur, Marie mère de Jacques frère du Seigneur, et Marie mère de Jacques frère de Jean l'Évangéliste, étaient trois sœurs, nées de pères différents, mais de la même mère Anne. . . ». Ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans cette légende, — que Jean Eck, l'adversaire de Luther, défendit énergiquement dans ses *Homélies*, — c'est la transformation en un homme de la sainte femme Salomé, dont saint Marc (XV, 40 et XVI, 1) nous donne le nom ! Bellarmin avait beau jeu à faire remarquer qu'il n'est nullement question dans l'Évangile d'une Marie de Salomé, que Salomé n'est point au génitif mais au nominatif, et que ce nom est du genre féminin : « Il n'y a, dit-il, qu'à se reporter au texte grec pour s'en apercevoir. » Et c'est l'évidence même.

Au XV^e et au XVI^e siècle, la Famille de sainte Anne, que l'on rencontre assez rarement dans l'art avant cette époque, devient un des sujets les plus familiers aux peintres et aux graveurs des écoles du Nord. Quentin Metsys, sur le célèbre triptyque du musée de Bruxelles, — dont je ne veux point refaire ici l'histoire qui est bien connue (1), — a traité ce thème dans une noble ordonnance et avec beaucoup de discrétion : il a écarté le second et le troisième mari de sainte Anne, pour ne conserver que saint Joachim, saint Joseph, Alphée et Zébédée. Le groupe central, où l'Enfant Jésus, sur les genoux de la très jeune Vierge, glisse son petit pied vers sa grand'mère qui le contemple avec une respectueuse tendresse, est d'une harmonieuse composition que vient équilibrer, sans monotonie, les groupes secondaires de Marie de Cléophas et de Marie Salomé entourées de leurs enfants.

Un vieux maître anonyme de l'école de Cologne, que ce tableau même fait désigner parfois sous le nom de Maître de la Sainte Famille, s'est souvent sainte Elisabeth était cousine de la Vierge Marie : et il a groupé sa parenté autour de celle de sainte Anne, ce qui ne va point sans quelque confusion, car l'artiste arrive très consciencieusement à un total de vingt-six personnes.

Une gravure, de 1529, de l'*Encomium trium Mariarum* de Jean Bertrand de Périgueux, présente d'autres singularités. La Vierge, encore petite fille, est assise, un livre à la main, sur les genoux de sainte Anne, cependant que l'Enfant-Jésus s'avance vers saint Joseph. Les noms des trois maris de sainte Anne sont suivis d'un chiffre romain, commentaire de la légende : IOACHIN. I ; CLEOPHA. II ; SALOMAS III. Et il en est de même des noms des enfants de Marie de Cléophas

et de Marie Salomé : le graveur a tenu à nous indiquer leur rang d'aînesse !

M. Emile Mâle a signalé un vitrail, du commencement du XVI^e siècle, à l'église Saint-Vincent de Rouen, qui représente sainte Anne comme est ordinairement représenté Jessé : un tronc s'élançant d'elle qui se divise en plusieurs branches, portant ses filles et ses sept petits-enfants :

*Anna, radix uberrima,
Arbor tu salustifera,
Virgas producons triplices
Septem onusta fructibus,*

dit une prose du XV^e siècle (1).

Les artistes du Moyen Age, voire même de la Renaissance, ont cependant interprété beaucoup plus fréquemment les scènes de la Légende de sainte Anne qui ont leur origine dans le *Protévangile* et ses remaniements.

Dès le XI^e siècle, une mosaïque du monastère de Daphni représente à la fois l'Apparition de l'Ange à sainte Anne et l'Apparition de l'Ange à saint Joachim. Anne se tient debout dans un jardin, les mains levées dans l'attitude de la prière, et l'on voit près d'elle, sur la porte de la maison, la servante moquense et insolente du *Protévangile*. Une autre mosaïque de Daphni nous montre la Nativité de la Vierge, avec la scène, traditionnelle dans l'iconographie byzantine, du Bain de l'Enfant ; derrière sainte Anne couchée, une servante agite un grand éventail ; cette indication est fidèlement rapportée par le *Guide de la peinture du Mont Athos*, qui d'ailleurs signale encore un thème inconnu à l'art de l'Occident, mais emprunté avec beaucoup d'exactitude à l'Apocryphe grec : la Bénédiction de la Vierge enfant par les prêtres : « Une maison et une table servie, et devant la table se tient Joachim qui porte dans ses bras la Très Sainte en petit enfant ; derrière lui est sainte Anne ; trois prêtres sont assis à la table, ils contemplant la Très Sainte et ils la bénissent. » Le *Protévangile* place ce festin, donné par Joachim, au premier anniversaire de la naissance de la Vierge.

Parmi les cycles de l'Enfance de Marie, le plus complet, dans l'art occidental, est celui que peignit Giotto, aux premières années du quatorzième siècle, sur les murs de la chapelle de Santa Maria dell' Arena de Padoue. On dit souvent que le peintre s'inspira aux récits de la *Légende dorée*. Il serait facile de montrer qu'il a suivi non point Jacques de Voragine, mais l'auteur du *Liber de Ortu Beatæ Mariæ et Infantia Salvatoris* : il a figuré, la première, l'Apparition de l'Ange à sainte Anne ; puis l'Ange se montre deux fois à saint Joachim, d'abord sous les traits d'un jeune homme, dans la scène du sacrifice ; ensuite avec ses ailes, dans la scène du songe.

Sur les volets du triptyque du musée de Bruxelles, Quentin Metsys a représenté le Refus de l'offrande de Joachim et l'Apparition de l'Ange au père de la Vierge, puis une scène fort rare : sainte Anne et saint Joachim remettent au grand prêtre un coffret et un contrat de donation de leurs biens. Comme ce sujet est peint en face du Refus de l'offrande, aucun doute ne paraît être possible sur la pensée de l'artiste. Il a traduit le chant d'actions de grâces de sainte Anne dans l'Apocryphe : « . . . je pourrai offrir des dons au Seigneur, et mes ennemis ne pourront plus m'en empêcher ». Mais peut-être lisait-il un remaniement plus précis.

À la Brera de Milan, un triptyque de Gaudenzio Ferrari nous montre une autre scène fort curieuse et d'une originalité bien divertissante. Le panneau central représente les apparitions simultanées des deux Anges à sainte Anne et à saint Joachim, entouré de ses troupeaux et de ses serviteurs ; la double scène se déroule, par une convention, devant la Porte Dorée de Jérusalem, où l'on voit encore la Rencontre des deux époux. Sur le volet de droite, voici le Refus de l'offrande, où le grand prêtre témoigne, à l'égard du pauvre Joachim, d'une brutalité bien peu sacerdotale. Mais tout l'intérêt se porte sur le volet de gauche : sainte Anne est assise, souriante, près des murs de Jérusalem ; et une aimable commère, mi-inclinée devant elle, lui tend la main, d'un geste d'une cordialité toute populaire ; ce sont les félicitations ! Gaudenzio Ferrari n'a point oublié ce trait de l'Apocryphe latin : Après la conception d'Anne, « il y eut une grande joie chez tous ses voisins et toutes ses connaissances, en sorte que toute la terre d'Israël la félicitait de cette bonne nouvelle ».

Une scène cependant se détache dans tout ce cycle, non seulement parce qu'elle est la plus gracieuse, mais encore parce que lui fut attri-

(1) Voir notamment FIERENS-GEVAERT, *Les Primitifs flamands*, t. III, p. 192 ; Bruxelles, 1910.

(1) *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, p. 227 ; Paris, 1908.

buée au Moyen Age une profonde signification symbolique : la Rencontre à la Porte Dorée. Il y a tant de joie, et si pure, et si divine, dans la réunion de ces deux vieux époux, longtemps séparés, accablés sous l'opprobre, et que la plus heureuse nouvelle, la plus inattendue, est venue réconforter soudain, parmi leur détresse et leur solitude : Anne sera mère, et la nature est comblée d'allégresse ; mais il y a bien plus : dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre surnaturel, la postérité d'Anne sera bénie jusqu'à la fin des siècles... D'une part, toute la tendresse humaine pourra imprégner l'embrassement des époux ; et, sur un autre plan, la Rencontre à la Porte Dorée sera la figure de l'Immaculée Conception. D'où son importance exceptionnelle, et la place privilégiée que lui ont donnée les artistes. Nulle part, peut-être, ceci n'est mieux marqué que dans le grand retable de la chapelle de la Conception à la cathédrale de Burgos. C'est une œuvre, de la fin du XV^e siècle, surchargée de détails, où se fait fortement sentir l'influence de l'art du Nord. Des scènes de l'Enfance de la Vierge y entourent l'Arbre de Jessé, qui était devenu aussi un symbole de la Conception de Marie : les deux branches maîtresses s'écartent brusquement, pour revenir se joindre plus haut et porter, à leur sommet commun, la Vierge Mère et l'Enfant ; au milieu du cadre ainsi formé, le sculpteur a représenté la Rencontre à la Porte Dorée, unissant les deux figures de l'Immaculée Conception, dans une même œuvre dont la riche signification symbolique est complétée par la représentation de l'Église et de la Synagogue.

Après que la Vierge enfant eut été présentée au Temple, c'est d'elle, et d'elle seulement que s'occuperont les Apocryphes ; Anne et Joachim seront oubliés. Seul un texte arménien du *Protévangile* nous apprend qu'ils moururent, tous deux, l'année même de la Présentation et que Marie porta leur deuil pendant trente jours. La plupart des auteurs sacrés admettent aussi que saint Joachim et sainte Anne étaient morts avant l'Incarnation et qu'ils ne connurent point l'Enfant divin de Bethléhem. Il n'existe, d'ailleurs, de preuve ni dans un sens ni dans l'autre. Par bonheur, les fidèles et les artistes du Moyen Age n'ont jamais accepté cette désolante version : combien de chefs-d'œuvre n'y aurions-nous pas perdus, et des plus aimables de l'art religieux ?

C'est certainement sous l'influence des Confréries que se développa un thème d'une grâce délicate et que devait consacrer le génie de Murillo et de Rubens : l'Éducation de la Vierge par sainte Anne ou la Leçon de lecture. Sainte Anne était la patronne des mères de famille ; et la leçon qu'elle donnait à Marie enfant devenait, indirectement, pour ses protégées, une leçon d'un autre genre. Comment élever plus

chrétiennement le petit monde indocile qu'en imitant, avec piété, l'exemple de la Mère de la Sainte Vierge ? Et quel plus beau succès pouvait-on désirer que de voir l'enfant, à son tour, imiter Marie ?

Seul peut-être parmi les grands artistes, Quentin Metsys a peint la Mort de sainte Anne, et jamais le peintre flamand n'a rencontré une plus haute inspiration. Il y a dans cette scène, telle qu'il l'a figurée sur l'un des volets du triptyque de Bruxelles, une émotion intense, exprimée avec une très grande simplicité de moyens : Marie de Cléophas et Marie Salomé, agenouillées au pied du lit, essaient en vain de refouler leurs larmes ; mais leur douleur, sincère et violente, demeure tout humaine, un peu trop passive ; la Vierge, au contraire, est debout, un cierge à la main, les yeux fixés sur le cher visage de l'agonisante, tout l'être tendu pour épier ses paroles suprêmes et l'envelopper d'une dernière consolation ; enfin Jésus, adolescent délicat aux longs cheveux bouclés, lève la main droite dans un geste de bénédiction sur le front de sa grand-mère, apportant le secours divin à l'âme qui va quitter le monde pour entrer dans l'éternité.

Il y a tant d'autorité à la fois et de tendresse dans cette attitude du Christ enfant, qui semble commander à la mort et ouvrir les portes éternelles de vie, que l'œuvre du peintre vient d'elle-même s'ordonner tout entière à nos yeux, autour de ce point central qui s'illumine d'une clarté surnaturelle : la paisible figure de la vieille sainte Anne que domine le signe de triomphe du Rédempteur, son petit-fils.

Symbole peut-être, puisque nous ignorons tout des dernières heures de sainte Anne, comme nous ignorons tout du reste de sa vie ; nous ne connaissons d'elle qu'une chose, mais qui suffit : sa Maternité. Symbole puissant à coup sûr, car la légende de la Rencontre à la Porte Dorée, qui a ravi l'imagination exubérante des hommes du Moyen Age, ne les a intéressés et ne nous intéresse encore que parce qu'elle apparaît comme le poétique prélude d'une des scènes décisives de l'histoire du monde : la Nativité de Notre Dame, prélude elle-même de l'Incarnation du Fils de Dieu.

ALEXANDRE MASSERON.

ERRATUM.

Dans l'article de notre collaborateur Alexandre Masseron, publié le 29 juin, une erreur typographique, plusieurs fois répétée, a fait appeler Jacopone de Lodi, par un *L*, le célèbre poète Jacopone de Todi, par un *T*. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

De l'éloquence sacrée en Belgique.

La chaire sacrée possède en notre pays, contrairement à ce qu'avancé ici même un de nos jeunes collaborateurs, une pléiade de prédicateurs distingués. Je connais, pour ma part, dans les Congrégations religieuses des missionnaires qui, sans être des Bridaine, ébranlent une paroisse, remuent les âmes et en prennent bon nombre dans leur filet. Je connais, parmi les prêtres du ministère paroissial, d'excellents « pronistes » qui savent intéresser, instruire, morigéner à l'occasion leurs ouailles avec un succès persévérant. Parmi les religieux et les membres du clergé diocésain d'expression française (ma compétence, hélas, ne va pas au-delà) il se rencontre assurément des prédicateurs qui émergent de la moyenne et font preuve, dans les stations de Carême ou sermons de circonstance, d'un talent éprouvé ; il en est même parmi eux, en petit nombre sans doute, qui brillent par des qualités exceptionnelles et jouissent d'une vogue méritée. J'incline même à croire que le niveau général de la prédication en notre pays s'est élevé depuis quelque vingt-cinq ans, avec celui de la science théologique.

Mais possédons-nous des aigles ? En possédons-nous un seul ? Avons-nous l'équivalent d'un Bernard Vaughan, d'un Touchet, d'un Janvier ? Le dernier grand orateur qui ait illustré la chaire belge fut Mgr Cartuyvels. Depuis que cette bouche d'or s'est fermée à jamais, il semble bien que jusqu'à présent la palme de l'éloquence sacrée nous soit refusée,

Ce n'est pas à dire que l'éminent vice-recteur de l'Université de Louvain réunit, à un degré égal, toutes les parties de l'art souverain de s'emparer des esprits par la parole, mais il avait la maîtrise incontestée et, s'il n'eût pas gaspillé ses richesses naturelles par l'abus de l'improvisation, il serait encore monté plus haut dans l'admiration de ses contemporains. Semeur infatigable de la parole de Dieu, il répugnait à écrire et les quelques discours que des mains amies ont recueillis en un volume ne peuvent donner à ceux qui ne l'ont pas entendu une juste idée de son prodigieux talent.

Son apparition en chaire lui conquerrait d'emblée les sympathies par la noblesse de sa physionomie, la dignité de sa prestance, une élégance d'attitude où ne perçait aucune mondanité. L'heureuse alliance d'une charmante modestie et d'un grand air sacerdotal. Contraste curieux : sémillant, pétulant de gaieté, crépissant de vivacité liégeoise dans la conversation, en chaire comme à l'autel c'était un saint et il portait sur le front le rayonnement du diacre Étienne devant les cieux entr'ouverts. Sa voix veloutée, caressante, musicale gagnait des altitudes presque vertigineuses. Son geste était harmonieux, sa diction naturelle, sans aucune affectation. Sa torrentielle facilité d'élocution, jaillissait comme d'une source intarissable, elle s'arrondissait en périodes cadencées, elle s'épanchait en ondes larges, pressées, s'étaït en nappe opulente, se précipitait en éblouissantes cascades, rebondissait de phrase en phrase avec une puissance de jet jamais ralentie. Une sorte de lyrisme oratoire l'emportait sur les ailes de l'enthousiasme jusqu'au ravissement. Les images, les tableaux, les envolées se succédaient dans une diversité enchanteresse, parfois,

aux jours des solennités, avec une réelle magnificence. Il avait le charme. Il avait la splendeur.

Tous ces dons d'une riche nature étaient mis au service d'une âme d'apôtre. On la sentait palpiter dans chacun de ses élans. Sur ses lèvres la parole de Dieu sans alliage rendait le son pur de la vérité sans aucune altération ; rien n'en venait troubler la beauté limpide, nulle recherche du moi, nulle vaine complaisance, nulle envie d'« épater » le public, nulle témérité de langage ou de pensée. Il ne se piquait pas de néologisme, soit littéraire, soit doctrinal, il ne s'aventurait pas hors de la voie royale de la tradition, il ne courait pas sur le parapet, il ne demandait pas le secret des succès faciles à ces hardiesses déconcertantes qui déroutent les simples, blessent les avertis et font la joie des badauds. Ah ! certes, il n'était pas un « m'as-tu-vu » de la prédication. Il possédait au plus haut degré le sentiment des nuances, l'art des bienséances oratoires, cette « *verecundia* » tant louée par les anciens, le discernement de ce qu'il faut dire, de ce qu'il faut sous-entendre, de ce qu'il faut taire, l'adaptation aux auditeurs donnés, parfois très modestes, auxquels certains prédicateurs substituent, dirait-on, les quatre classes de l'Institut, bref ; cette pudeur du verbe, ce respect profond des âmes, ce sens exquis des convenances que l'on est tenté de croire ou inné ou absent.

Ah ! que d'aptitudes pour faire un grand orateur ! De combien de perles se compose cette couronne ! Mais aussi quelle magie ! N'est-ce pas le plus haut des arts ? Le grand orateur suspend à ses lèvres comme par une chaîne d'or tous ceux qui l'écoutent et se livrent à sa fascination. Il dompte leur intelligence, il les enveloppe, les charme, les séduit, les envoûte, il les persuade et les entraîne. Il fait à ce point passer en eux tout ce qu'il sent qu'ils pensent par son esprit, vibrent et tressaillent par son cœur, communient au plus intime de lui-même, ne font plus qu'un avec lui.

Pour remporter ces triomphes dans la chaire sacrée, pour convaincre tout d'abord, la puissance intellectuelle ne suffit pas, la science du dogme, de la morale, des Écritures, de la tradition patristique s'y doit joindre et ce bon sens, régulateur de l'esprit, qui ne court pas les rues, quoi qu'on dise. Pour plaire, la vivacité de l'imagination, la grâce souveraine de l'expression n'y suffisent pas, il faut que s'y ajoutent ce que les Rhétoriques appellent les « *mœurs oratoires* », et il est tel orateur, au demeurant bien doué, qui en manque totalement. Pour persuader, le *pectus*, la passion enflammée ne suffit pas, il faut que cette passion soit embrasée par le pur amour de Dieu et des âmes, et chez tel sermonnaire cette flamme ne semble pas brûler sans quelque fumée terrestre. Et toutes ces qualités poussées à un degré supérieur requièrent les ressources d'une action impeccable, d'un organe sonore, harmonieux, d'un clavier auquel ne manque aucune note, d'une voix qui sache s'élever sans éclat, redescendre sans heurt, et il est tel organe métallique qui désoriente l'auditoire par le jeu arbitraire de ses registres.

Rarement cet idéal s'est réalisé au cours des âges dans sa plénitude. Clairesemés, les génies de l'éloquence, les Lacordaire dans la chaire, les Montalembert à la tribune. Et même les talents de tout premier ordre qui voisinent avec le génie restent à l'état d'exceptions. La chaire belge en paraît veuve à l'heure qu'il est. J'y cherche en vain un Carruel qui pendant treize ans exerça, sous les voûtes de Ste-Gudule, une véritable domination par l'ampleur, l'élévation, la puissance de son magistère. Je ne trouve pas même un P. Ollivier dont la verve satirique, hélas, intempérante, jusqu'à la trivialité, lançait des éclairs redoutables et subjuguait à Saint-Jacques l'auditoire des belles dames si heureuses de se laisser flageller par cette parole juvénalesque.

Faut-il voir dans cette éclipse de la grande éloquence chez nous un symptôme d'appauvrissement de la sève cléricale, un signe de décadence de la parole sacrée ?

Je ne le pense pas, pas plus que je ne crois à la décadence de l'éloquence parlementaire, parce que nos rostres n'ont plus jamais retenti des accents hors de pairs des Dechamps, des Frère-Orban, même parce que, peut-être, les Jacobs, les Janson, les Beernaert, les Woeste n'ont pas laissé à la Chambre des héritiers qui les vaillent. Pour compter moins d'illustrations de tout premier plan, la tribune comme la chaire n'ont-elles pas suscité plus qu'auparavant des talents de second ordre, des étoiles de deuxième grandeur ? Ne se rencontre-t-il point parmi eux, de part et d'autre, de véritables artistes de la parole qui sont l'honneur du pays, et des causes qu'ils défendent.

Assurément la gloire de la grande éloquence sacrée n'aura pas manqué de nos jours à l'Église catholique d'Angleterre où l'on sait que le P. Bernard Vaughan, mort en 1922, conquit une renommée qui se répercuta jusqu'en Amérique et en Extrême-Orient. C'est entre les années 1895 et 1912 que le célèbre jésuite a exercé son ministère à

Manchester et surtout à Londres dans l'église de Mayfair. Chacune de ses dominicales y était un événement mondain, tout le high-life, catholique ou anglican accourait à la fameuse messe de onze heures. Le P. Bernard y fut un extraordinaire apôtre doublé d'un artiste incomparable. Il avait le don de la mise en scène pittoresque, dramatique, vivante, de l'actualité saisie sur le vif, d'une diction de toute beauté, d'une psychologie pénétrante, audacieuse, qui débridait les plaies morales du grand monde et y appliquait les caustères évangéliques. Il avait des mots à l'emporte-pièce qui s'enfonçaient comme des clous dans toutes les mémoires, tel celui-ci : *Il y a à Londres plus de toutous chéris que de chers petits bébés*. Aussi connut-il, sans jamais se laisser griser, toutes les ivresses de la popularité. Ami d'Edouard VII, adulé des grands, idolâtré de la foule, il resta le père des pauvres, le religieux humblement uni à Dieu et soumis à ses supérieurs.

On l'a appelé le « Savonarole moderne », soit, mais il avait ce qui manquait au P. Ollivier, ce qui manque d'ordinaire à ses imitateurs du continent, beaucoup de bon sens, une finesse égale à sa force, une grâce inséparable de ses hardiesses, la discrétion, l'habileté du diplomate, le savoir-vivre du gentilhomme.

Ne manie pas qui vent le glaive étincelant des Jean-Baptiste au désert, des Chrysostôme à Constantinople, des Savonarole à Florence, des Bourdaloue à Paris, des Vaughan à Londres. Il ne suffit pas de frapper à l'étourdie, d'estoc et de taille, il faut frapper juste et prendre garde de ne pas s'embrocher soi-même.

J. SCHYRGENS.

“ Les parchemins d'Aygrement „ (1)

Ce livre est un chef-d'œuvre de la typographie belge. Il ne doit, en vérité, à la France, que la marque de son éditeur. L'écrivain, l'artiste et l'imprimeur qui y ont collaboré sont tous trois de Belgique. Seulement, les Belges qui écrivent connaissent fort bien les Belges qui lisent. Et comme les Belges qui lisent passent pour ne rien estimer qui ne vienne de France, les Belges qui écrivent sont bien obligés de se faire éditer à Paris, afin d'obtenir que leurs concitoyens condescendent à s'occuper de leurs ouvrages.

Est-ce un conte ? Est-ce un roman ? Le lecteur averti en décidera lui-même. Pour des raisons qu'on verra tantôt, il n'est pas facile, en tout cas, de proclamer, si ce n'est dans l'*Eventail*, que les *Parchemins d'Aygrement* sont un conte parfait ou un roman de tout point réussi. Ce à quoi ce livre excelle, c'est à reconstituer un milieu suranné plein de gestes vieillots, de personnages attardés et de propos anachroniques. Certes, aucun critique ne fera difficulté de reconnaître que le fond sur lequel est brodé le récit ne soit d'un grand mérite littéraire. Quant au récit lui-même, le voici, en résumé, pour qu'on en juge.

Le domaine d'Aygrement touche à celui de Clairdeneuve, et tous deux sont en Condroz où il en est tant de magnifiques. Cela explique aisément comment Zoète d'Aygrement rencontre parfois René d'Erval, seigneur de Clairdeneuve, et s'en éprenne. Zoète est une bonne jeune fille et René n'est pas un mauvais jeune homme, du moins dans l'idée actuelle de sa voisine, car, plus tard, elle déchantera. Puisque Zoète aime René et puisque René aime Zoète : qu'ils se marient ensemble ! Le mariage est précisément le sacrement établi pour que ceux qui s'aiment le puissent faire saintement et utilement. L'abbé Bonheur, curé de Clairdeneuve, pasteur de ces deux jeunes gens, est de cet avis. Le lecteur aussi, sans doute. Mais, l'abbé Bonheur et le lecteur ne songent pas à tout. La situation est bien plus compliquée qu'il ne paraît à première vue.

Les Aygrement sont de première noblesse et le châtelain de Clairdeneuve est de seconde ou de troisième noblesse. Les premiers, ducs et princes, étaient déjà nobles au XII^e siècle ; les d'Erval ne le sont que depuis une soixantaine d'années. Dieu leur pardonne ! bien que millionnaires, ce sont des comtes du Pape ou, tout au plus, de Léopold I^{er}. Et Grégoire, le garde-chasse d'Aygrement, explique à Marie-Josèphe, sa femme, qu'un comte du Pape ou de Léopold I^{er}, qu'un comte qui ne l'est pas depuis toute l'éternité, qu'un comte dont les ancêtres ne se sont pas fait casser la figure aux croisades, ne mérite aucun genre de prestige et n'a pas à prétendre à la main d'une princesse. Zoète, princesse d'Aygrement, pense, sur ce sujet, exactement comme son garde-chasse. Elle a été élevée par une grand'tante qui pensait déjà ainsi ;

(1) Comtesse VAN DEN STEEN : *Les parchemins d'Aygrement*, pastels et eaux-fortes d'Alfred Martin. Paris, Crès, 1923.

et le duc Lambert, seul parent qui lui reste, professe encore les mêmes principes.

Le duc Lambert est le cousin de Zoëte ; il est vieux comme Mathusalem. La comtesse van den Steen l'a rendu paralytique, aveugle, maniaque et incroyant par-dessus le marché. Plus tard, il recouvrera la foi et deviendra même mystique. Mais, comme son incrédulité ni son édifiante conversion n'ont pas d'influence sur la marche des événements, elles n'offrent aucun intérêt pour nous. Ce duc est toujours au lit, ce qui l'empêche de faire, sinon de dire, aucune sottise. Il n'a de l'homme que l'usage de la parole et sa seule joie est d'entendre Zoëte lui lire des liasses de parchemins qui seraient assommants pour tout autre que lui.

La fréquentation de ce vieillard uniquement entiché de ses aïeux et la lecture de ces vieux papiers où il n'est question que de grandeur nobiliaire ont fait croire à Zoëte qu'épouser René d'Erval serait de la dernière inconvenance. Quand son curé lui parle de ce mariage, elle le lui dit crûment et sort en claquant les portes. Le curé n'en revient pas !

Mais, petit à petit, la poussée de la jeunesse, le désœuvrement, l'ennui d'être seule et de n'avoir d'autres compagnons que son vieux cousin Lambert, son vieux garde-chasse Grégoire et son vieux chien Tom, et aussi les assiduités de son beau voisin lui font changer d'avis. L'on voudrait bien que quelque haute raison spirituelle ou morale ait part à ce changement, car Zoëte est bonne chrétienne, et l'abbé Bonheur a beaucoup soigné son éducation. Mais, l'auteur se contente de rapporter ce que je viens d'indiquer.

Zoëte se dispose donc à solliciter du duc Lambert la permission d'épouser le comte d'Erval quand, d'une manière que la comtesse van den Steen aurait pu rendre un peu moins scandaleuse, elle apprend que le noble châtelain de Clairdenuex se méconduit avec ses servantes. Cette révélation dégoûte profondément la pure jeune fille et son amour n'y peut survivre. Elle ne se mariera pas avec René. Elle se résigne même à vouloir ne se marier avec personne.

Ici, j'avertis que le récit tourne court et va dans une direction que ne laissait aucunement prévoir le développement des caractères. C'est de l'incohérence ; cela ne satisfait plus du tout.

Ah ! Zoëte, vous l'échappez belle, petite princesse !

Figurez-vous, lecteur, qu'ayant appris les projets matrimoniaux de Zoëte, le vieux duc, qui est un demi-cadavre, se met en tête de les contrecarrer en s'offrant lui-même comme mari à sa cousine. La jeune fille, vraiment plus admirable qu'imitable, n'a pas dit non. Elle a même dit oui. Mais, la comtesse van den Steen a enfin pitié de son héroïne et de son lecteur. Elle a la charité de faire mourir le vieux duc avant qu'une pareille union ait pu être célébrée. Et le livre se termine sur cette mort et sur ce point de suspension.

L'auteur écrit une langue fort soignée, pleine de termes wallons savoureux, et elle rencontre souvent des formules infiniment spirituelles. Le ton précieux où elle excelle ne s'harmonise pas mal avec le genre des personnages préhistoriques qu'elle a mis en scène. Ses descriptions sont du plus haut prix. C'est le sujet lui-même qui offre matière à des critiques infinies.

Les quatre images que le peintre Alfred Martin a composées pour l'illustration de cette drôle d'histoire sont vraiment belles ; et je ne sais rien de plus réussi que l'eau-forte où Grégoire, gesticulant avec sa pipe, disserte, devant Marie-Joséphine, sur la noblesse comparée de Zoëte, princesse d'Aygrement et de René d'Erval, comte du Pape.

OMER ENGLEBERT.



FRANCE

La renaissance de l'anticléricalisme

A titre documentaire cet éditorial de « L'Opinion » du 20 juillet :

Il y a environ dix-huit mois qu'au sein des quelques comités, loges et ligues qui donnent le ton aux « libres penseurs » de province, fut décidée la reprise d'une campagne méthodique et acharnée contre le cléricalisme.

Autant qu'on peut le savoir, les hommes qui prirent cette décision et tâchèrent aussitôt de la mettre à exécution, ne se sentaient pas eux-mêmes un goût très prononcé pour manger du curé. Quelques-uns, gens de bonnes manières et d'esprit, allèrent jusqu'à exprimer clairement qu'ils eussent préféré prendre une autre « tête de Turc ».

Mais réveiller l'anticléricalisme, c'était le seul moyen qui existât de rendre vie aux vieilles organisations électorales et militantes des partis de gauche.

Ces organisations, profondément désorientées par la guerre et mal soutenues, étaient tombées à l'abandon. Elles ne faisaient, depuis plusieurs années, aucune recrue nouvelle. Enfin, les élections de 1919, dominées par une sorte de parti pris d'impartialité, avaient achevé d'en ruiner la vigueur. Il n'y restait plus que des hommes déjà vieux, qui, parfois, dans la petite ville ou la bourgade, échangeaient, au coin d'une rue, quelques phrases mélancoliques sur la confusion des temps.

Quand les dirigeants des partis de gauche résolurent de détruire le Bloc National et de reconquérir, à tout prix, le pouvoir aux élections de 1924, le problème le plus important à résoudre leur parut de ranimer ces cadres vieillissés de leur ancienne fortune. Or on ne ranime des cadres politiques qu'en leur donnant une passion. Inventer une passion nouvelle est très difficile et, parfois, très dangereux. On avait sous main une passion un peu usée, mais de tout repos et qui avait fait ses preuves comme excitant. On relança donc l'anticléricalisme.

L'occasion semblait bonne, au moment où le gouvernement de la République renouait des relations officielles avec le Vatican. Dénoncer aux vieux militants, comme une trahison, le rétablissement de l'ambassade auprès du Vatican, rien de plus aisé et, pensait-on, de plus efficace. D'autre part, certains politiciens cléricaux, extrêmement maladroits, prenaient des initiatives à tort et à travers : on les surveillerait, et le moindre de leurs gestes fournirait à la propagande anticléricale l'occasion de rebondir.

Une fois le mot d'ordre donné, la campagne contre le cléricalisme prit tout de suite son développement. Elle n'a pas cessé depuis lors.

Elle présente des aspects fort curieux.

D'abord, elle se révèle, au premier coup d'œil, comme d'origine essentiellement « bourgeoise » et même « capitaliste ». Elle est conduite, à Paris, par trois journaux : *l'Œuvre*, *l'ère Nouvelle*, *l'Homme Libre*, qui servent volontiers de tribune ordinaire à une grande banque de la place, et par deux autres journaux : *Le Rappel* et *La Lanterne*, qui passent, aux yeux des socialistes, pour dépendre de l'Union des Intérêts économiques. A Paris encore, elle a gagné des périodiques notablement soutenus par les capitalistes, notamment *l'Europe Nouvelle*, que subventionnent M. Loucheur et différents consortiums. D'autre part, l'avènement de M. Chaumet à la tête du Comité Mascaraud, ne paraît avoir eu d'autre but que de donner à ce comité une oriflamme anticléricale.

En province, si l'on excepte les vieux foyers anticléricaux du Sud-Est qui semblent s'être ralliés par conviction, et la double zone de rayonnement de la *Dépêche de Toulouse* et de sa succursale, la *France du Sud-Ouest*, la campagne anticléricale n'a trouvé qu'un écho intermittent et atténué, avec, cependant, une tendance plus continue dans les feuilles départementales, très nombreuses, du groupe Loucheur.

En ce qui concerne le socialisme, on distingue les trois nuances suivantes : anticléricalisme très vif chez les cégétistes de la vieille école de M. Jouhaux ; indifférence assez marquée chez les syndicalistes plus jeunes ; affirmation, chez les communistes, de la lutte des classes qui relègue au deuxième ou troisième rang la question religieuse.

Comme influence sur l'opinion, le résultat est celui-ci. A Paris, en dehors des comités spéciaux et des milieux proprement politiques, influence nulle en profondeur ; même parmi les fonctionnaires, l'indifférence reste largement dominante. En province, c'est une question d'âge ! Les électeurs qui ont plus de quarante-cinq ans s'intéressent encore à la lutte ; les hommes au-dessous de quarante-cinq ans s'en désintéressent totalement ; les fonctionnaires sont naturellement plus sensibles qu'à Paris.

Si l'on regarde le pays dans son ensemble, on observe que l'opinion est plus froide ou réservée à l'égard de la question religieuse qu'au lendemain de la guerre. Il y a eu incontestablement une baisse de température, qui provient peut-être de certaines maladroites cléricales ou, plus simplement, d'une dépression générale de la sensibilité sous le coup des déceptions de l'après-guerre. Mais il paraîtrait difficile de faire sortir de ce milieu très froid un fanatisme dans un sens ou dans l'autre.

Les partis de gauche seraient, à bref délai, avalés tout entiers par le socialisme et le communisme, s'ils continuaient à ne proposer au peuple que l'anticléricalisme.

Qu'on le déplore ou non, l'heure des querelles métaphysiques est passée. L'avenir est aux améliorations sociales, dans le cadre d'une politique réaliste et ferme.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

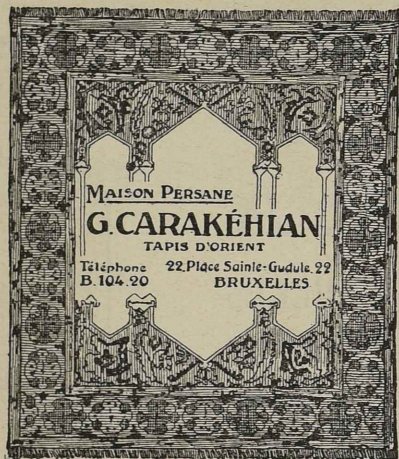
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

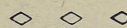
Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique



- - E. Esders - -

26, rue de la Vierge Noire. 26

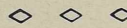
Bruxelles



Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910



Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.





La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES

51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Écuyer



Un tableau rayonnant!

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

Typographie — Lithographie

FABRIQUE DE REGISTRES

Articles de Bureau

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
Maison fondée en 1733

François VANNES Successeur

13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64

USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Papeterie — Maroquinerie

COPIE-LETTRES

Chapelets — Livres de prières

LA MAISON DU TAPIS BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS